

bulletin

Le magazine de la Fédération des Églises protestantes de Suisse

sek·feps

Numéro spécial pour l'Open Forum Davos 2011

4

INTERVIEW

La corruption est un défi aux œuvres d'entraide

8

SPORT

Où peut mener la volonté de gagner à tout prix ?

12

RELIGION

La foi a-t-elle besoin de l'Église ?
Deux points de vue différents

20

EURO

Les effets des désordres monétaires sur l'EPER et Caritas

22

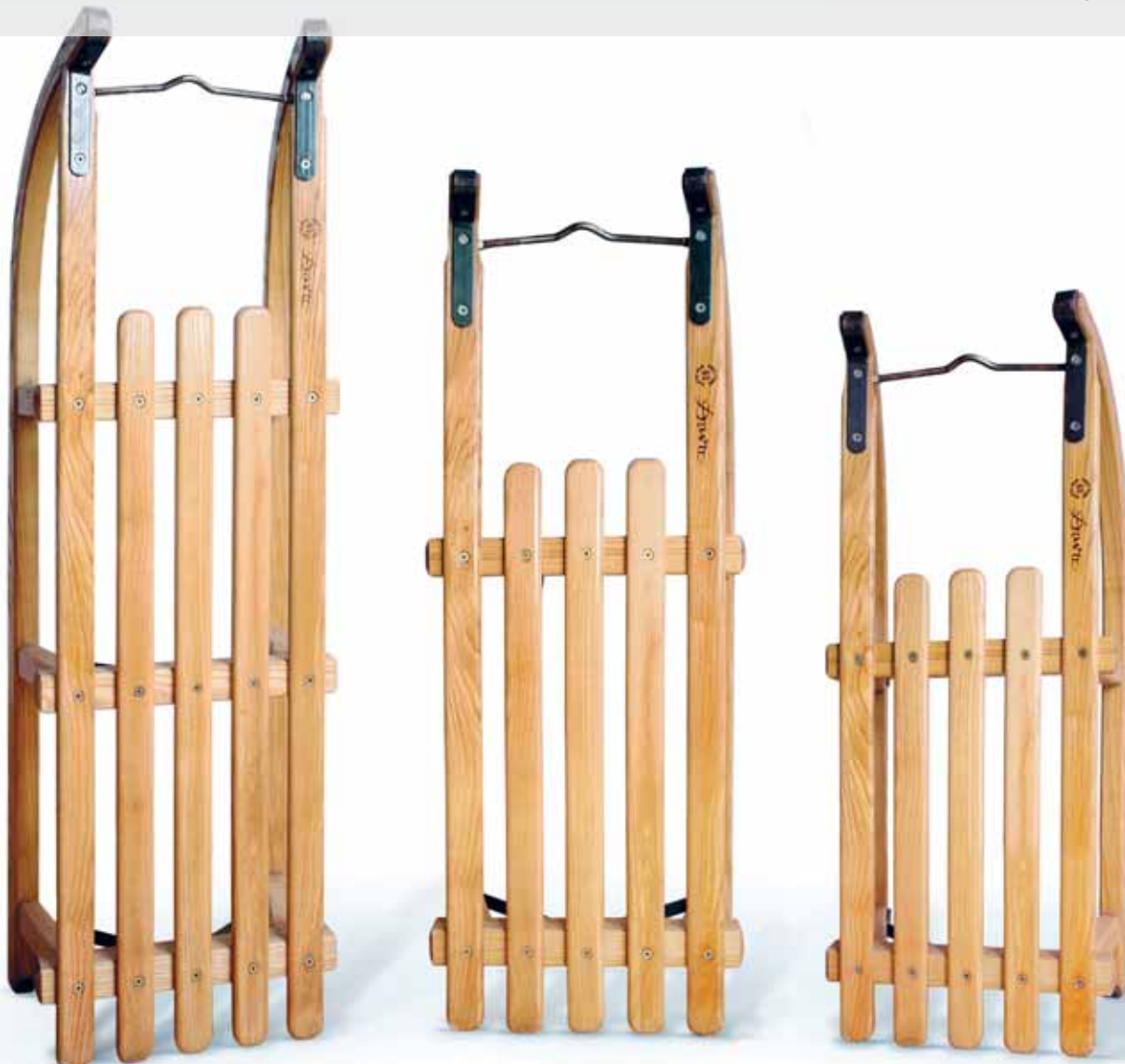
BURN-OUT

Les faiblesses humaines considérées comme des maladies

28

PORTRAIT

Le nouveau président des protestants suisses pose des signes





ÉDITORIAL

Bienvenue à l'Open Forum Davos 2011

Chères lectrices, chers lecteurs, chers visiteurs,

Que la Fédération des Églises protestantes de Suisse FEPS s'exprime dans le présent bulletin sur le thème « la foi a-t-elle besoin de l'Église ? » et que son nouveau président soit un des intervenants sur le sujet à Davos n'étonnera personne. Mais que l'Église donne aussi son avis sur le défi éthique et spirituel du sport, sur la corruption, la crise de l'euro, le burn-out et, en fait, sur tous les thèmes de l'Open Forum Davos 2011, cela peut surprendre. Or, si la FEPS élabore en commun avec le Forum économique mondial des thèmes pour cette manifestation ouverte au public et avant tout prévue pour lui, ce n'est pas pour laisser les seuls experts s'exprimer sur leur sujet préféré devant un public attentif. C'est bien pour entrer dans le débat, objectif premier de cette manifestation.

Le débat est essentiel à notre équilibre; il nous aide à développer une conscience résolue. L'opposition de points de vue nous oblige à nous concentrer, à relever des défis, à rester vigilants face aux avis simplistes.

En effet, comment pouvons-nous savoir si nos options fondamentales sont bonnes ou mauvaises? N'est-ce pas en les confrontant aux options radicalement différentes, et en allant si possible jusqu'au bout de la discussion? Sans débat, sans confrontation et sans le risque qu'ils comportent, nous manquons à nos devoirs envers nous-mêmes; nous nous contentons d'arrêter nos choix, parfois même les plus importants, simplement pour échapper au doute et à la recherche. Nos décisions intellectuelles relèvent alors du goût, de l'opinion et de la psychologie du moment.

Le protestantisme a toujours tenu en haute considération la notion de débat et l'a pratiqué régulièrement à travers son histoire. Voilà pourquoi la FEPS entre dans le débat en s'exprimant dans les pages qui suivent sur des thèmes aussi divers que passionnants.

Bonne lecture!

Simon Weber,
pasteur, porte-parole et directeur de la communication

IMPRESSUM

©
Fédération des Églises
protestantes de Suisse
Case postale
3000 Berne 23
Téléphone 031 370 25 01
Fax 031 370 25 80
info@feeps.ch
www.feeps.ch

Parution:
3 fois l'an

Tirage:
6000 ex. en allemand, 700 ex. en français

Directeur de la communication:
Simon Weber

Administration:
Nicole Freimüller-Hoffmann

Rédactrice:
Maja Peter

Graphisme / Layout:
Meier Media Design
Silvan Meier

Traduction:
Roland Revet
André Carruzzo
Laurent Auberson

Correction:
Monique Lopinat

Impression:
Schlaefli & Maurer AG, Interlaken

4



PANEL CORRUPTION
INTERVIEW

« Nul n'est à l'abri de la corruption »

Maja Peter interroge Beat Dietschy et Yvan Maillard Ardenti de Pain pour le prochain sur la corruption.

12



PANEL LA FOI
RELIGION

La foi a-t-elle besoin de l'Église ?

Pour le pasteur Jürg Welter, l'être humain se tient devant Dieu sans intermédiaire. Le pasteur Jean-Jacques Beljean explique pourquoi on ne peut séparer foi et Église.

22



PANEL BURN-OUT
ÉPUISEMENT

Individualisation des risques collectifs

La limite des performances humaines est désormais considérée comme quelque chose qui doit se soigner.

28



PORTRAIT

« J'attache aussi beaucoup d'importance à l'accompagnement spirituel des chefs »

Gottfried Locher, président du Conseil de la Fédération des Églises protestantes de Suisse, donne une impulsion nouvelle.

8



PANEL SPORT
COMPÉTITION

L'important c'est de gagner

La volonté de vaincre peut se transformer en fanatisme et en violence.

18

PANEL AFGHANISTAN
INSTANTANÉ

Jusqu'à quand en Afghanistan ?

La population locale ne fait pas confiance aux soldats étrangers.

20

PANEL EURO
UNE QUESTION, DEUX RÉPONSES

Quelle est l'influence de la cherté du franc et de la faiblesse de l'euro sur votre organisation ?

Des responsables de l'EPER, Entraide protestante suisse, et de l'entraide catholique Caritas prennent position.

25



OPINION

Récits de voyage et impressions

Zsolt Keller, théologien et historien, parle de la construction du Mur en Israël.

31

POINT FINAL

La foi a-t-elle besoin de l'Église – L'Église a-t-elle besoin de la foi ?

Par Lini Sutter, présidente du Conseil de l'Église réformée du canton des Grisons et membre du Conseil de la FEPS depuis 2011.

bulletin Numéro spécial pour l'Open Forum Davos 2011

Pour la neuvième fois, la Fédération des Églises protestantes de Suisse FEPS organise l'Open Forum Davos en partenariat avec le Forum économique mondial. Les points forts du présent bulletin reprennent les thèmes du programme. Plus d'informations sur les tables rondes et les invités aux podiums sur notre site www.openforumdavos.ch

PANEL CORRUPTION – *Interview*

« Nul n'est à l'abri de la corruption »

Aucune entreprise n'est immunisée contre la corruption, pas même les œuvres d'entraide. Deux responsables de Pain pour le prochain, organisation des Églises protestantes pour le développement, Beat Dietschy, secrétaire général, et Yvan Maillard Ardeni, responsable des questions concernant les marchés financiers et la lutte contre la corruption, expliquent comment les œuvres d'entraide se prémunissent contre ce risque.

PROPOS RECUEILLIS PAR MAJA PETER *

Après l'appel aux dons en faveur des victimes des inondations au Pakistan, de sérieux doutes ont été exprimés sur les bénéficiaires réels de l'argent versé.

Ces doutes sont-ils justifiés ?

Dietschy: Je peux comprendre ces réserves, parce que, selon Transparency International, le Pakistan est très exposé à la corruption. Le gouvernement pakistanais a mauvaise réputation en Suisse, en raison notamment de l'activité des Talibans dans le pays. Mais ce qui a été plus déterminant pour la disposition à faire des dons, c'est la lenteur avec laquelle la catastrophe a évolué. Les inondations n'ont révélé toute leur ampleur qu'après un certain temps. Les Suisses se sont pourtant montrés étonnamment disposés à faire des dons.

Que fait-on, sachant la corruptibilité des autorités pakistanaises, pour que l'argent serve réellement à soulager les victimes ?

Dietschy: La Chaîne du bonheur a recueilli quarante et un millions de francs qu'elle ne distribue pas par l'intermédiaire d'organismes gouvernementaux, mais d'œuvres d'entraide présentes depuis longtemps sur place, comme l'Entraide protestante (EPER) ou l'Armée du salut. Chaque mois, l'EPER contrôle en détail l'affectation de tous les montants versés. À ce contrôle s'ajoute celui effectué par la Chaîne du bonheur.

« Le plus délicat, c'est l'aide d'urgence »

Selon Transparency International, les organisations d'entraide seraient particulièrement exposées à la corruption.

Dietschy: Nul n'est à l'abri de la corruption. Le risque est d'autant plus élevé qu'il y a un enjeu de pouvoir et d'argent. L'activité de coopération des organisations privées est donc un peu moins exposée que celle des institutions de l'État, qui disposent de moyens beaucoup plus importants. Le plus délicat, c'est l'aide d'urgence, lorsque de grosses sommes sont investies rapidement dans l'achat de biens. Il est important que les organisations d'entraide aient conscience du



DANIEL RIHS



danger et que leurs collaborateurs soient tenus au respect d'un code d'éthique professionnelle.

Il y a des pays où la corruption est un phénomène normal dans la vie quotidienne: rien ne s'y fait sans pots-de-vin ni sans « commissions ». Les œuvres d'entraide peuvent-elles se soustraire à cet engrenage ?

Dietschy: On peut s'y opposer en appliquant le principe de la non-tolérance absolue. La « petite corruption » essaie d'exploiter la dépendance des faibles, mais les organisations d'entraide ne se trouvent pas nécessairement en position de faiblesse.

La « non-tolérance absolue » signifie-t-elle qu'une organisation d'entraide accepte le risque de léser les personnes qui auraient besoin d'aide parce que, par principe, elle ne verse pas de pots-de-vin ?

Dietschy: Oui, parce que si l'on entre dans ce jeu, cela se sait immédiatement et l'on est obligé de payer chaque fois. Il n'y a qu'une exception, c'est lorsque la vie d'une personne est en danger.

Ainsi donc, à Haïti, les organisations d'entraide seraient prêtes, dans certains cas, à verser des pots-de-vin pour pouvoir fournir à des malades des médicaments contre le choléra ?

Dietschy: Je ne connais pas cette situation. Il est dans l'intérêt de l'efficacité de l'aide internationale de s'en tenir rigoureusement au principe de la non-tolérance absolue.

Maillard Ardeni: On peut expliquer aux fonctionnaires qu'en tant qu'employés d'une œuvre d'entraide, on est astreint au respect d'un code d'éthique professionnelle. Nos interlocuteurs sont parfois étonnés d'apprendre que cela existe, mais ensuite, ils comprennent que l'on refuse de verser des pots-de-vin.

La corruption est-elle un problème culturel ?

Dietschy: Une telle affirmation reviendrait à faire croire que nous sommes immunisés et qu'en Suisse ou en Europe, il n'y a pas besoin de lois contre la corruption. Or la corruption est un abus de pouvoir commis à son propre profit par le détenteur d'une charge publique; elle porte préjudice aux principes de transparence et d'égalité de traitement et nuit au bien commun. Et de tels comportements se rencontrent malheureusement partout.

Il y a chez nous moins de petite corruption visible que dans les pays du sud. Mais dans les pays économiquement avancés, il existe une corruption haut de gamme, par exemple entre les entreprises et les agences de notation. Elle est cependant difficile à prouver.

Maillard Ardeni: Longtemps, le secret bancaire a protégé le transfert d'argent sale sur les comptes des banques suisses. Les pratiques de copinage sont cou-

rantes chez nous, surtout dans le bâtiment. On ne peut pas pour autant qualifier le copinage ou le secret bancaire de phénomène culturel.

Pourquoi une organisation comme Pain pour le prochain s'engage-t-elle dans la lutte contre la corruption ?

Dietschy: C'est un devoir. La corruption appauvrit encore les pauvres et l'abus de pouvoir est un moyen d'opprimer les faibles. Comme il est dit déjà dans l'Exode: « Tu n'accepteras pas de cadeau, car le cadeau aveugle les clairvoyants et compromet la cause des justes ». La corruption cause un tort considérable au développement de nombreux pays.

Maillard Ardeni: Pain pour le prochain fait de la politique de développement. Lorsque de l'argent sort des pays pauvres pour aboutir par exemple sur des comptes bancaires privés, c'est autant qui manque pour les hôpi-

taux, les écoles et les infrastructures.

« Dans les pays économiquement avancés, il existe une corruption haut de gamme »

Comment Pain pour le prochain s'y prend-il concrètement ?

Dietschy: Premièrement, nous faisons de la prévention et deuxièmement nous exigeons des sanctions de la part des autorités. La prévention est importante, parce qu'il est difficile de prouver des agissements corrompus. Cela commence par une analyse de notre propre organisation: où sont les points vulnérables? Où y a-t-il concentration de pouvoir en une seule personne? Il faut restreindre les possibilités de corruption, en appliquant par exemple la règle du double contrôle: les ordres de paiement devraient toujours être signés par deux personnes. Une organisation comme Pain pour le prochain doit tenir en haute estime et encourager l'honnêteté, la limpidité et la loyauté. Nous avons édité à l'intention des organisations non gouvernementales deux brochures, un « Guide pour les organisations non gouvernementales » et une « Check-list pour l'auto-évaluation ».

Depuis 2003, Pain pour le prochain participe à une campagne de sensibilisation dans les Églises et les écoles en Afrique occidentale. Pourquoi précisément dans ces deux institutions ?

Dietschy: D'une part parce que les Églises et les écoles ne sont pas non plus à l'abri des malversations, du copinage et de la corruption, et d'autre part parce que les Églises ont une exigence morale. Elles ont un intérêt à jouir d'une bonne réputation. Dans les écoles, on sen-

CORRUPTION

Informations sur les mesures que prend Pain pour le prochain pour lutter contre la corruption: « Guide pour les organisations non gouvernementales » et « Check-list pour l'auto-évaluation » (peuvent être téléchargés sur le site: www.ppp.ch).

Christoph Stückelberger, directeur de www.Globethics.net, vient de publier un livre intitulé « Corruption-free Churches are possible », qui peut être commandé sur le site.

Informations sur Transparency International, alliance internationale et indépendante contre la corruption: www.transparency.ch



Beat Dietschy, secrétaire général (à gauche), et Yvan Maillard Ardenti, spécialiste à Pain pour le prochain de la lutte anti-corruption, recommandent la tolérance zéro aux associations d'entraide. « Une fois qu'on a accédé à des demandes non justifiées, la nouvelle se répand et on est obligé de continuer. »

sibilise les jeunes aux problèmes d'abus de pouvoir. Ils servent de relais: grâce à eux, la chose est débattue en famille et dans la société.

Quels sont les résultats de cette campagne ?

Maillard Ardenti: La collaboration avec des organismes dirigeants des Églises nous a permis de diffuser cette information dans trois cents écoles et d'atteindre ainsi six cent mille écoliers et écolières. Septante pour cent d'entre eux avaient déjà été exposés à des pressions malveillantes, par exemple de la part d'enseignants qui délivrent des bonnes notes contre de l'argent ou des pratiques sexuelles. La campagne comprenait des clubs, des vidéos, des concours de chansons et de poésie, des sketches. Les débats publics ont apporté un soutien aux personnes touchées. Ensuite, quelques écoles ont été officiellement déclarées « établissements scolaires exempts de corruption ».

Dietschy: Avec les Églises, nous avons conçu une argumentation théologique pour les prédications visant la corruption. Nous cherchons actuellement à constituer dans cinq pays d'Afrique occidentale des commissions ecclésiastiques de lutte contre la corruption.

Que fait Pain pour le prochain sur le plan politique pour lutter contre la corruption ?

Dietschy: Nous luttons pour l'amélioration des salaires des enseignants dans les pays du sud et pour la protec-

tion des personnes qui dénoncent les abus. Dans ce domaine, la Suisse est à la traîne. Il y aurait aussi urgence à corriger la disparité entre les moyens dont disposent les autorités pénales et ceux des milieux de la criminalité organisée.

Quelles sont les autres lacunes en Suisse ?

Dietschy: Il y a encore trop d'argent détourné par des dictateurs sur des comptes bancaires en Suisse. La nouvelle législation sur le rapatriement de ces capitaux représente cependant un grand progrès, puisque les dictateurs seront désormais tenus de prouver qu'ils ont constitué leur fortune par des moyens licites.

Maillard Ardenti: Cette nouvelle législation est malheureusement encore lacunaire, car la Suisse n'engage jamais de procédure de rapatriement de fonds que sur une demande d'entraide judiciaire du pays concerné. Or les responsables locaux sont souvent complices des dictateurs coupables de malversations, raison pour laquelle des demandes d'entraide judiciaire sont rarement présentées, ou alors trop tard.

Participez à la discussion sur notre blog:
www.sekfeps.wordpress.com

* MAJA PETER est rédactrice du bulletin.

L'important c'est de gagner

Nous vivons dans une époque où les sports de compétition sont l'objet d'une commercialisation accrue. Il devient de ce fait toujours plus difficile de prêter attention à la dimension humaine de la compétition et de la performance et d'en saisir les enjeux spirituels et éthiques.

PAR DENIS MÜLLER *

Le Nouveau Testament, sous la plume de l'apôtre Paul (1 Co 9, 24-27, Ph 3, 12-14, cf. aussi 2 Tm 2,5), recourt au langage sportif pour dire la course du croyant vers la vie éternelle ou l'effort pour gagner la couronne du salut. Course victorieuse et bon combat de la foi viennent ainsi traduire, en termes religieux, une réalité profane et païenne qui n'en est pas purement et simplement disqualifiée comme telle.

Paul empruntait cette métaphore sportive à ses sources stoïciennes et les appliquait librement au discours théologique au sujet du salut et de la foi. À sa suite, les Pères de l'Église ont repris ces images pour tenter de dire le sens de la foi dans la société païenne, au cœur des royaumes et des empires marqués par la présence des stades, des jeux olympiques et des combats de gladiateurs, avec leur indéniable ambivalence et les contestations qui en découlaient.

Les sportifs professionnels doivent gagner

De là à retourner ces métaphores et ces images dans le sens inverse de leur visée, pour leur faire énoncer le caractère religieux, voire magique et absolu du sport moderne, il y a un pas qu'il nous faut bien garder de

franchir. Nous sommes appelés plutôt à un discernement critique quant à la signification du sport moderne et en particulier de la performance sportive dans notre société capitaliste et néolibérale « avancée ». La performance sportive se différencie aujourd'hui en divers comportements, poursuivant des objectifs spécifiques. Ainsi, les amateurs qui s'entraînent régulièrement pour participer à Morat-Fribourg, à Sierre-Zinal, au Marathon de Bienne ou de Lausanne ou encore à celui de New York, visent d'abord une performance personnelle, un « chrono », l'amélioration de leur forme physique et de leur résistance mentale et morale. La victoire sur les autres n'est pas le plus important, seule semble compter la victoire sur soi-même, ou, mieux encore, le dépassement et l'accomplissement de soi. La situation des compétiteurs professionnels prend des proportions d'une toute autre échelle, dès lors qu'il y est question de victoire à tout prix, de salaires démesurés, d'enjeux politiques et économiques immenses et de menaces incessantes de tricherie, de corruption ou de supportérisme violent.

C'est que la course à la performance, si désintéressée soit-elle au départ et en apparence, comporte toujours le risque de se transformer en une visée incessante de perfection ou de valorisation de soi. En



La passion de gagner est une tentation qui peut dégénérer en fanatisme et en violence.

termes théologiques et spirituels, elle peut déboucher sur une action méritoire et sur une auto-justification. En me dépassant sans cesse, par une telle « performance », j'en viens à me persuader de mon propre mérite, à renforcer ma certitude intérieure d'être « à la hauteur », d'être « le meilleur », d'avoir atteint « la gloire ». Le même apôtre Paul, qui compare le chemin du croyant à une compétition sportive ou olympique, nous invite à nous méfier de cette vantardise ou cette fierté mal placée, par laquelle nous nous targuons d'être les propres agents de notre réussite ou de notre talent.

À cette tentation de la gloriole personnelle ou de l'exploit gratuit, n'ayant pour finalité que la célébration de soi, s'ajoute la rivalité mimétique avec l'adversaire, transformé très vite en ennemi. La victoire devient alors un but en soi, comme expression de notre désir de domination de l'autre. De la compétition à la violence, à l'irrespect et au mépris, la pente est savonneuse.

Le sport aiguise le sens de la stratégie

Il faut cependant bien comprendre que si la pulsion de victoire représente une tentation qui menace de nous détourner du sens de la vie et de la foi et de dégénérer en fanatisme, il n'y a aucune raison pour dénier toute valeur ludique et créatrice à l'activité sportive. La compétition, comme modalité du jeu, est une des formes par laquelle la créature humaine exprime sa quête de vérité, de beauté et de justice. Elle n'est pas, en soi, inamicale, violente ou destructrice. Elle ne vise pas fatalement à éliminer l'autre – physiquement, moralement ou socialement – mais elle peut conduire à se mesurer à lui de manière respectueuse et équitable, en lui accordant toujours sa chance de gagner à son tour. Pensons au jeu de cartes ou à d'autres jeux de société : de telles activités non seulement font appel à l'intelligence et à l'habileté de l'esprit humain, mais elles contribuent à cultiver le sens de la stratégie, de l'organisation ou de la mémoire et à éduquer les capacités humaines de maîtrise personnelle et de communication intersubjective.

À l'occasion d'une conférence que j'ai donnée il y a quelques années à l'Université d'Afrique du Sud à Pretoria, en février 2007, Klippies Kritzinger, théologien sud-africain blanc, spécialiste de missiologie, me demanda pourquoi l'être humain éprouvait un besoin si fort de gagner.

Il existe bel et bien un lien inconscient dans les esprits entre la non-violence supposée du football, pour prendre cet exemple, et la violence ambiante d'une société. En occultant la violence symbolique et historique interne au football, on contribuerait à nour-

rir l'illusion d'une trêve olympique ou d'une simple parenthèse sportive sans interaction dynamique durable avec l'expérience effective des hommes et des sociétés. On a parfois l'impression que la seule préoccupation de gigantesques et richissimes organisations comme la FIFA ou le CIO semble être le bon déroulement sportif et le rendement économique maximal de la compétition, comme si le sport évoluait dans une sorte de no man's land dénué de toute violence, de toute menace et de toute peur. Or le sport n'existe pas hors du monde et de la société, son terrain n'est pas extérieur au terrain où se jouent nos conflits de société. C'est pourquoi, d'ailleurs, il n'est pas bon que la FIFA ou le CIO se soustraient et échappent au contrôle éthique et politique de leurs activités par d'autres instances que leurs propres comités internes.

Dans les sports de compétition individuels et collectifs, comme dans la vie en général, il n'est pas question seulement de compétition et de victoire. Le respect de l'adversaire, cet autre soi-même, suppose, en amont, un respect de soi, une éthique de la vie bonne. Les sanctions ne peuvent pas tout. Il faut aussi, et même d'abord, une hygiène de vie, une estime de soi, un amour gratuit du jeu.

Le sport est, à cet égard, une école de vie. Car gagner n'est pas tout. Ce qui compte, avant tout, c'est le sens de la vie, le bonheur de jouer, le plaisir d'exister ; d'être soi, avec les autres, dans des institutions moins injustes et dans des compétitions moins entachées de tricherie ou de corruption.

Le sport de compétition a encore beaucoup de chemin à faire, pour continuer de nous réjouir sans recommencer sans cesse de nous décevoir. Entre ses dieux et ses démons, ses ombres et ses lumières, ses corruptions sordides et ses belles passions, il n'a pas fini de nous interroger sur nous-mêmes, sur nos sociétés, sur nos valeurs et sur nos performances spirituelles et professionnelles. <

Participez à la discussion sur notre blog :
www.sekfeps.wordpress.com

* DENIS MÜLLER est professeur d'éthique, faculté de théologie autonome de l'Université de Genève et faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne. Il est l'auteur du livre « Le football, ses dieux et ses démons. Menaces et atouts d'un jeu dérégulé », Genève, Labor et Fides, 2008 (Le Champ éthique 49).

Églises protestantes en Suisse

La Fédération des Églises protestantes de Suisse FEPS rassemble en Suisse 24 Églises protestantes cantonales, l'Église méthodiste et l'Église évangélique libre de Genève. Ainsi, la FEPS représente 2,4 millions de protestantes et protestants. Elle prend position sur des thèmes politiques, économiques et sur des questions de foi et elle est entre autres l'interlocutrice du Conseil fédéral.

La Fédération des Églises protestantes de Suisse FEPS parle au nom de ses Églises membres et les représente au niveau national et international. Au niveau politique, la FEPS, en tant que représentante du protestantisme suisse, est entre autres l'interlocutrice des autorités fédérales.

La FEPS prend **position dans le domaine politique** et elle s'exprime dans ses propres publications sur des sujets théologiques et éthiques actuels. La FEPS met à disposition des publications d'actualité au sujet de la Cène, du baptême, de la globalisation, de la recherche sur l'être humain, de l'assistance au décès, des droits de l'homme, des Églises de migrants. Elles peuvent être téléchargées et commandées sur le site www.feps.ch

Sur le plan religieux, elle représente ses Églises membres auprès de Communion mondiale d'Églises réformées CMER, de la Communion d'Églises protestantes en Europe CEPE, de la Conférence des Églises européennes KEK et du Conseil œcuménique des

Églises COE. En Suisse et à l'étranger, la FEPS entretient des relations avec les Églises partenaires, avec les communautés israélites et musulmanes, avec la Conférence des évêques, ainsi qu'avec les œuvres d'entraide et les organisations missionnaires.

NOUVELLE ÉTUDE DE LA FEPS

Des règles honnêtes pour une économie équitable



Les crises financières et économiques récentes ont attiré l'attention de la société sur des problèmes profonds : à défaut de relations de confiance entre les divers acteurs, il est impossible d'avoir un système financier international solide. La confiance est liée à des valeurs éthiques. Celles-ci concernent les structures politiques et juridiques

(éthique de l'ordre) la culture de l'entreprise (codes éthiques) ainsi que la conscience chez chaque individu de sa responsabilité personnelle (éthique individuelle). La présente étude analyse les crises financières de 2008 et 2010 dans la tradition de l'éthique protestante de l'économie selon Arthur Rich et fait des propositions sur un plan pratique à propos de la manière dont les valeurs éthiques pourraient stabiliser de façon durable, et pour le bien de tous, le système financier et économique international.

Cette étude est disponible sous www.feps.ch/onlineshop.

**Votre avis nous intéresse ! Avez-vous des suggestions, des critiques ou des vœux ?
Écrivez-nous et donnez votre avis à info@feps.ch**

Le bulletin dans votre boîte aux lettres

Nous nous ferons un plaisir de vous faire parvenir gratuitement le bulletin dans votre boîte aux lettres. Commandez le magazine de la FEPS, avec son portrait, son histoire, ses interviews, ses débats il se fait l'écho des Églises membres, des universités et de la FEPS.

Pour ne manquer aucun numéro, veuillez envoyer un courriel en indiquant votre adresse et en mentionnant « bulletin », à l'adresse suivante : info@feps.ch, ou encore en téléphonant au 031 370 25 25.

bulletin

Le magazine de la Fédération des Églises protestantes de Suisse

PANEL LA FOI – *Religion*

La foi a-t-elle besoin de l'Église ?

À cette question, deux théologiens réformés apportent des réponses différentes. Jürg Welter, s'inspirant des mystiques du Moyen Âge, place l'homme directement devant Dieu. Jean-Jacques Beljean explique pourquoi il n'est pas possible de séparer la foi des relations, et donc de l'Église.

PAR JEAN-JACQUES BELJEAN *

Typique de notre époque, cette question suscite immédiatement deux réactions, bien évidemment diamétralement opposées :

- Bien sûr que oui, la foi sans Église n'est rien, c'est l'Église qui transmet la foi et qui, se situant dans le plan de Dieu comme Corps du Christ, est elle-même objet de foi ;
- Bien sûr que non, la foi est une affaire personnelle et individuelle, du domaine de la vie privée, et qui ne requiert pas d'appartenir à une institution ou à une Église.

Dans la ligne d'une théologie réformée, je tenterai d'apporter à cette question une réponse nuancée, qui ne soit pas un juste milieu entre deux extrêmes, mais qui se situe au-delà de cette opposition.

Foi personnelle

La foi est avant tout une adhésion personnelle. Mais pas individuelle. Toute la réponse à notre question se situe dans cette nuance. La foi est une démarche, un chemin, un acte de confiance entre une personne devenue croyante et son Dieu. Un acte de confiance, se basant sur un passé, une rencontre, une information, une illumination, un témoignage apparemment crédible et un élan du cœur. Cet acte échappe certainement, dans un premier temps, à la raison, par son caractère d'amour, même si, plus tard, on pourra l'analyser, psychologiquement et, pourquoi pas, biochimiquement. J'emploie à dessein le terme « per-

PAR JÜRIG WELTER *

Abraham avait la foi, mais pas d'Église. Jacob fut seul à lutter avec l'ange. Jésus était seul avec sa foi dans le jardin de Gethsémani. Ce n'est pas une Église qui fit que Saul devint Paul. Simone Weil avait la foi sans faire partie de l'Église. Il y a eu d'abord une foi sans Église, puis une foi qui s'est souvent manifestée contre l'Église.

La question de savoir si la foi a besoin de l'Église, ce n'est pas une religiosité distanciée de l'Église qui la pose. Ce n'est pas non plus la foi, car la foi ne pose pas ce genre de questions. C'est l'Église qui la pose, animée par un sentiment d'inquiétude et pressée de se justifier, car elle a besoin de la foi, sans laquelle l'Église n'est rien. Le symbole des apôtres commence par les mots : « Je crois ». La notion d'Église n'apparaît que vers la fin de la confession de foi. La foi précède donc l'Église, elle est préétablie, c'est toujours la foi qui a fondé et recherché la communauté. La foi n'a pas besoin de l'Église, elle en est le moteur.

Une foi sans dogmes

Nous sommes issus d'une histoire qui s'est détachée de sa situation originelle. De nos jours, l'Église se trouve constamment face à la non-croyance et à la foi. Dans la vie de l'homme, elle précède toujours la foi individuelle. À ceux qui n'ont pas encore la foi, elle offre une communauté, et comme moyen de transmission de la foi, elle la favorise ou au contraire l'entrave. La foi n'a jamais été et n'est jamais l'œuvre de l'Église, mais un don de la grâce de Dieu.



sonne» et non «individu». Personnelle et non individuelle, la foi va concerner non seulement un être, mais son contexte relationnel, affectif, familial, professionnel. Quand une personne se met à croire en Dieu, au Christ, à l'Esprit saint, elle est mise en route et en relation. Mais, à l'image du Dieu du christianisme, qui est essentiellement relationnel, l'acte de foi va déboucher sur une relation, avec Dieu certes, mais aussi avec d'autres humains. Dans ce sens, la foi en Dieu, Trinité déjà en relation à l'intérieur d'elle-même dans toute la tradition chrétienne, va être créatrice d'Église, c'est-à-dire de rencontre de celles et ceux qui sont proches, qui partagent la même foi et, dans la continuation même de la vie, de personnes partageant d'autres convictions. Dans le christianisme, la foi n'est pas seulement un acte mystique ou intimiste de l'individu. Elle met en relation, divine comme humaine.

Jésus a créé l'Église

Venons-en à l'Église. L'Église est une création de la foi. Le Christ n'a pas donné uniquement des consultations privées, comme pourrait le faire un thérapeute en cabinet. Le Christ a appelé à la foi et il a rassemblé. Le Christ a créé l'Église. Tout d'abord en appelant des disciples, des apôtres, un cercle proche composé d'hommes et de femmes dont la tradition n'a malheureusement retenu les femmes qu'en filigrane, comme Marthe et Marie ou encore la Samaritaine. Ces disciples ont tout d'abord été appelés à recevoir la Bonne Nouvelle, c'est-à-dire que le Royaume de Dieu s'était approché, puis à vivre de cette bonne nouvelle non seulement chacun dans son cœur, mais bien évidemment en groupe, en ensemble. Cette stratégie chrétienne a d'ailleurs été tellement évidente que, dès l'ori-

L'Église a besoin de la foi, qui unit en elle la pensée critique et la réflexion sur ses propres limites. Tout au long de l'histoire de l'Église, la foi individuelle a toujours pu, pour son épanouissement, s'appuyer sur des modèles de pensée et de spiritualité un peu improprement qualifiés de «mystiques». Il s'agissait avant tout d'une forme de piété qui vise à la rencontre directe avec Dieu, soustrayant ainsi l'homme aux prétentions de l'Église comme institution. Dans ses Entretiens spirituels (chap. 20), Maître Eckhart, le théologien et philosophe du bas Moyen Âge, donne une recommandation sans équivoque : «Ne te laisse donc pas détourner de ton Dieu par les discours et les prêches.»

Jean Tauler, son disciple, dans son sermon pour le dimanche avant la Septuagésime (Mt 11,29-30), écrit :

«L'homme noble, l'homme intérieur est sorti du noble fond de la divinité ; il est formé à l'image de Dieu noble et pur, et il est invité, appelé, attiré de nouveau dans ce fond de Dieu, afin d'y avoir part à tout le bien qui se trouve par nature dans ce délicieux et noble abîme que, par grâce, l'homme peut conquérir. (...) Hélas, si nobles et pures que soient les images, elles sont toujours un écran pour l'image sans contours arrêtés qu'est Dieu.»

Il faut que l'âme soit libre

Selon Tauler, l'écran à la rencontre avec Dieu n'est pas notre finitude de créature ni notre impiété, mais l'Église elle-même avec ses formes et ses dogmes, ses prières, ses rites et ses vérités. «L'âme, écrit-il encore dans le même sermon, l'âme, dans laquelle doit se refléter le soleil, ne doit pas être troublée par d'autres images, mais elle doit être pure, car la présence d'une seule image dans le miroir fait écran.»

gine de l'Église, des communautés se sont constituées pour vivre ensemble cette foi et la transmettre.

Cette Église «basique» est d'ailleurs apparue tellement importante aux premiers chrétiens qu'ils ressentirent immédiatement le besoin de lui donner certaines formes d'organisation qui apparaissent déjà dans le Nouveau Testament. La structure est indispensable selon la théologie réformée. Les formes, par contre, sont secondaires. Ce qui est primordial, ce sont les caractéristiques de cette Église; j'en rappelle les essentielles: la prédication de l'Évangile, quelle qu'en soit la forme, à l'interne comme à l'externe, la pratique du baptême, à la fois intégration au Christ et à l'Église, la célébration du Repas du Seigneur, la diaconie interne et externe, la prière et la vie communautaire.

La foi agit dans la société

Si la question de savoir si la foi a besoin de l'Église est devenue si actuelle aujourd'hui, ce n'est pas à cause de cette «structure légère» qu'est l'Église formée des croyants et croyantes. C'est bien plus à cause de l'anonymat et de la lourdeur des institutions de tous ordres, mises en question et objets de défiance en ce début du XXI^e siècle, qu'il s'agisse de l'État, de l'Armée, de l'École, des Banques, etc. À raison très certainement pour l'Église, car elle doit rester un corps mobile dont le Christ est la tête et l'Esprit saint la vie, et non une organisation hiératique et trop lourde. Toutefois, il est important de ne pas condamner trop rapidement l'organisation en elle-même, mais seulement ses excès. L'organisation a un sens et joue des rôles importants. Les Églises constituées exercent des fonctions sociales, diaconales et spirituelles irremplaçables dans une société. Elles jouissent de compétences uniques d'accom-

Tauler s'inscrit dans la tradition d'Eckhart, qui préconisait une piété sans mode et sans mesure, libérant l'individu des formes traditionnelles. Pour Eckhart, le rapport de Dieu avec l'homme est immodération, transgression de toute mesure, parce que Dieu lui-même est au-delà de toute mesure. Pour pouvoir s'ouvrir à la communication de Dieu par lui-même, l'âme doit perdre toute mesure, tout critère, toute détermination. Ce n'est que par une transgression, en devenant «sans mode et au-dessus du mode des anges et de tout intellect créé» que l'âme est capable d'aimer Dieu sans mesure et en Dieu toute chose.

Dieu même

En conséquence de cette idée, il n'y a pas d'accès, pas de mode qui mène à Dieu. Comme l'écrivit Eckhart non sans brusquerie dans son sermon 5b: «Quiconque cherche Dieu selon tel ou tel mode saisit en effet le mode et délaisse Dieu qui est caché dans le mode.»

Il se réfère ici aux conseils de saint Bernard de Clairvaux, abbé cistercien du XII^e siècle: «Vous voulez apprendre de moi pourquoi et sur quel mode il faut aimer Dieu. Je vous réponds: la cause de notre amour de Dieu, c'est Dieu même, le mode, c'est de l'aimer sans mode ni mesure.» La révélation de Dieu n'est possible que si l'homme dépose sa finitude pour tendre vers sa nature originelle de créature à l'image de Dieu. «Aussi longtemps que nous sommes humains et que quelque chose d'humain vit en nous, et que nous nous trouvons en approche, nous ne verrons pas Dieu; pour voir Dieu, nous devons nous élever et être mis en état de pure quiétude.»

La révélation de Dieu implique une telle métamorphose, directe et soudaine, par la lumière divine.



pagement, de développement de la vie spirituelle et sociale ainsi que d'écoute. Il convient encore de penser à la solidarité active que les Églises structurées peuvent jouer à l'égard des plus démunis, au près comme au loin. Les Églises sont également protectrices envers les chrétiens en danger. Je pense tout particulièrement aux Églises d'Irak en rédigeant ces lignes.

Indirectement, des institutions d'Églises ou proches d'elles enrichissent et permettent encore le débat théologique et critique comme le font les Facultés de théologie. Les Églises organisées, non exemptes de dangers quand elles enflent, sont en même temps des remparts contre les excès des sociétés, qu'il s'agisse de totalitarisme ou d'individualisme. Et la structure organisée, de l'Église ou de la théologie scientifique est aussi un rempart contre l'instrumentalisation de la foi à des fins fondamentalistes, politiques, financières. Rien de cela ne serait vraiment possible sans une base importante d'organisation et d'institution.

Foi personnelle, Église et société : des termes à conjuguer !

Les termes de foi personnelle et d'Église ne sont pas incompatibles. Ils sont à conjuguer. La foi seule, individuelle, mène à la sécheresse, à l'unilatéralisme, à l'arbitraire. Elle a besoin de l'Église pour la rendre fidèle à l'Évangile. L'Église, comme organisation pléthorique, mène à la stérilité ou au pouvoir aveugle. Elle a besoin de la foi, à l'image de celle d'un Calvin, d'un Martin Luther King ou d'une Mère Teresa pour la réformer, la transformer et la rendre plus fidèle au Dieu dont elle se réclame. On ne peut s'arrêter là. La foi ne se limite pas à l'Église et à son rôle. Elle s'exerce également dans et pour la société. D'une manière impor-

Là, tout mode est dépassé par la présence de Dieu. Cela ne peut se produire qu'au fond de l'âme, où Dieu est miséricordieux dans sa présence non médiate.

Tous les hommes ne sont pas appelés à Dieu par la même voie

Il résulte de tout ce qui précède des conséquences décisives pour la question de la voie spirituelle et du rôle de l'Église en tant qu'institution. L'idée de l'absence de voie et de mode n'est pas rejet des formes extérieures, elle est acquiescement à la pluralité des moyens. Ainsi que l'écrit Eckhart dans le dix-septième chapitre de ses Entretiens spirituels : « Il faut que tu comprennes et que tu reviennes à quoi Dieu t'exhorte le plus nettement. Saint Paul ne dit-il pas que tous les hommes ne sont pas appelés à Dieu par la même voie ? »

Ce texte peut servir de fondement à un programme très moderne de tolérance spirituelle et d'abolition du pouvoir des formes traditionnelles.

Il s'en dégage six principes :

1. Dieu n'a pas lié le salut de l'homme à un mode particulier.
2. Il ne faut mépriser aucun mode.
3. Chaque homme ne peut avoir qu'un seul mode, et tous les hommes ne peuvent avoir qu'un seul mode ; un homme ne peut avoir ni tous les modes, ni le mode de tous.
4. Que chacun conserve le mode qui lui convient, qu'il y inclue tous les autres modes et comprenne tout le bien dans son mode.
5. Le changement est source d'inconstance pour l'esprit et pour le mode. La cohésion de l'esprit et du mode exige un long cheminement, qui dans



tante, c'est l'Église qui permet à la foi de se constituer en témoignage, en action dans le monde, en équipant les croyants théologiquement et pratiquement. La foi se soumet à l'épreuve du réel et de la pratique, principalement par l'éthique. Et cela dans tous les domaines de la vie : les affaires, la politique, la morale, l'argent, la vie relationnelle avec les autres. La foi réformée – biblique – ne distingue pas entre spirituel et matériel. Il s'agit d'incarnation : la théologie chrétienne concerne toute la réalité créée par Dieu.

Sans implication dans l'Église, puis dans la société, la foi devient stérile, vaine, déconnectée de ses sources et déclamatoire, voire dangereuse. Les thèmes de foi et d'Église, de foi et de société sont ainsi à conjurer au service du prochain et du monde. <

*Participez à la discussion sur notre blog :
www.sekfeps.wordpress.com*

* **JEAN-JACQUES BELJEAN** est pasteur et ancien président du Conseil synodal de l'Église réformée évangélique du canton de Neuchâtel.

presque tous les cas dure une vie entière. On se souvient ici d'une remarque de la philosophe et mystique juive française Simone Weil (1909–1943) : « Chaque religion est seule vraie, c'est-à-dire qu'au moment qu'on la pense, il faut y porter autant d'attention que s'il n'y avait rien d'autre ; de même, chaque tableau, chaque poème, etc. est seul beau. La « synthèse » des religions implique une qualité d'attention inférieure. »

6. Les hommes ne peuvent pas tous suivre une voie.

Si la voie est celle d'une spiritualité vécue, il faut que la tradition se mue en une voie personnelle, faute de quoi elle ne restera qu'une forme vide d'esprit. Sans cette transformation, il n'y a pas d'expérience religieuse indépendante. Mais les voies totalement autonomes risquent elles aussi de perdre tout contenu et toute substance en restant coupées de la tradition, de l'histoire et de la communauté. Une spiritualité vivante se nourrit de l'interaction féconde entre hétéronomie et autonomie. La piété s'enflamme aux voies traditionnelles en même temps qu'elle tend à en être la critique et le surpassement. La position de Maître Eckhart permet de conserver une distance et une aptitude à la critique. Elle est acquiescement à la pluralité des voies, mais va au-delà en remettant en question la spécificité d'une voie marquée de l'empreinte du moi. Le mystique rhénan exige une absence de voie qui détourne du moi curieux d'expérience et de jouissance et source de bonheur : « Le jugement n'est pas en ton pouvoir. »

Le message d'Eckhart est actuel, par sa critique à l'encontre d'une forme de piété centrée sur le moi. Il y a bien chez lui individualisation, mais il y a tout autant remise en question fondamentale de l'individualisme et du culte du moi. Sa spiritualité n'est pas de nature à renforcer la signification et la valeur d'un moi avide de consommation. Le croyant est rappelé à la communauté et à sa responsabilité à l'égard du monde.

Dans sa théologie de la pauvreté (ne pas vouloir, ne pas savoir, ne pas avoir) et de la solitude, de la remise à soi-même, Eckhart soumet à nouvel examen autant le pouvoir du moi que le « pouvoir » de l'Église et de ses formes. <

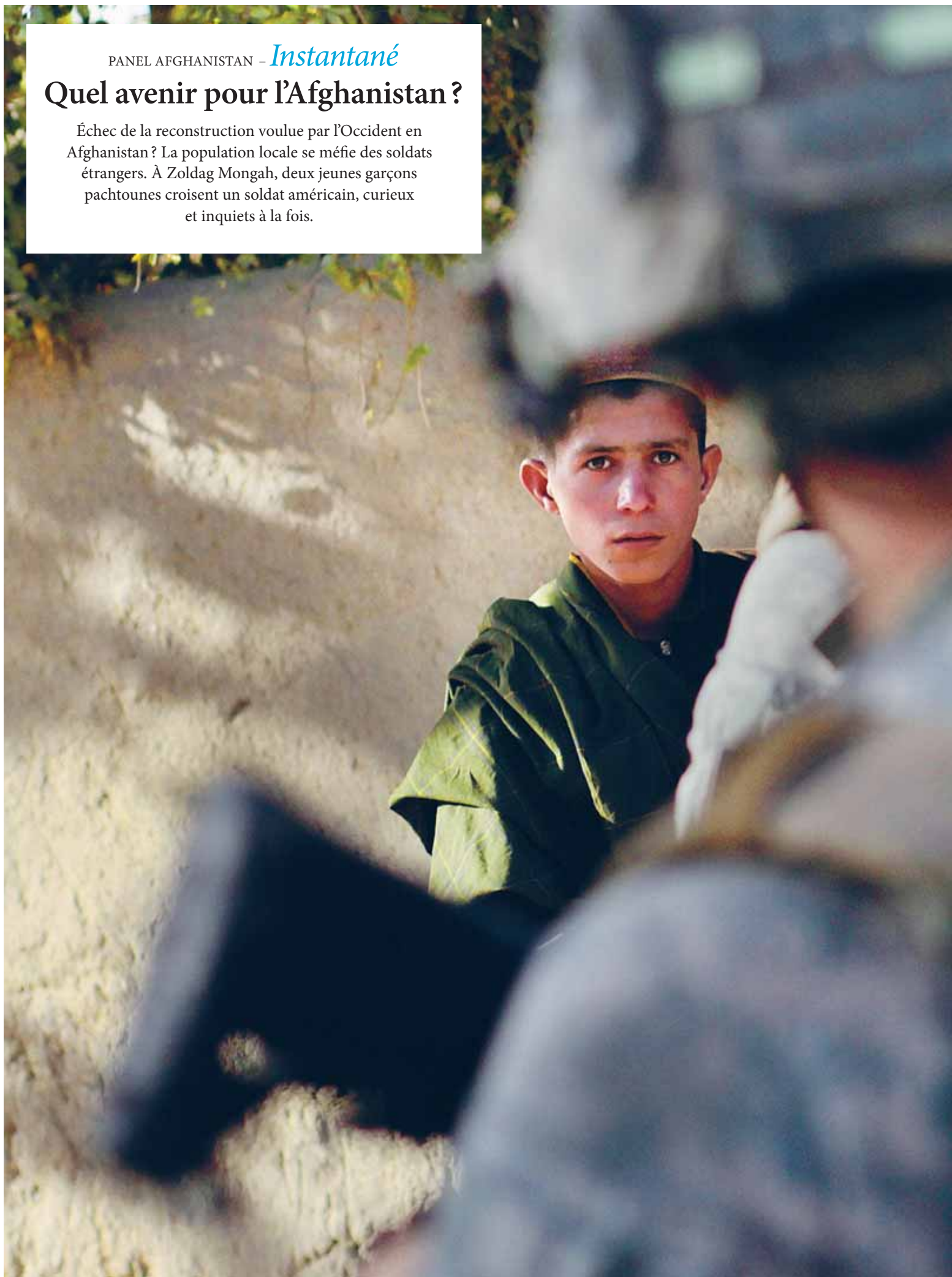
*Participez à la discussion sur notre blog :
www.sekeps.wordpress.com*

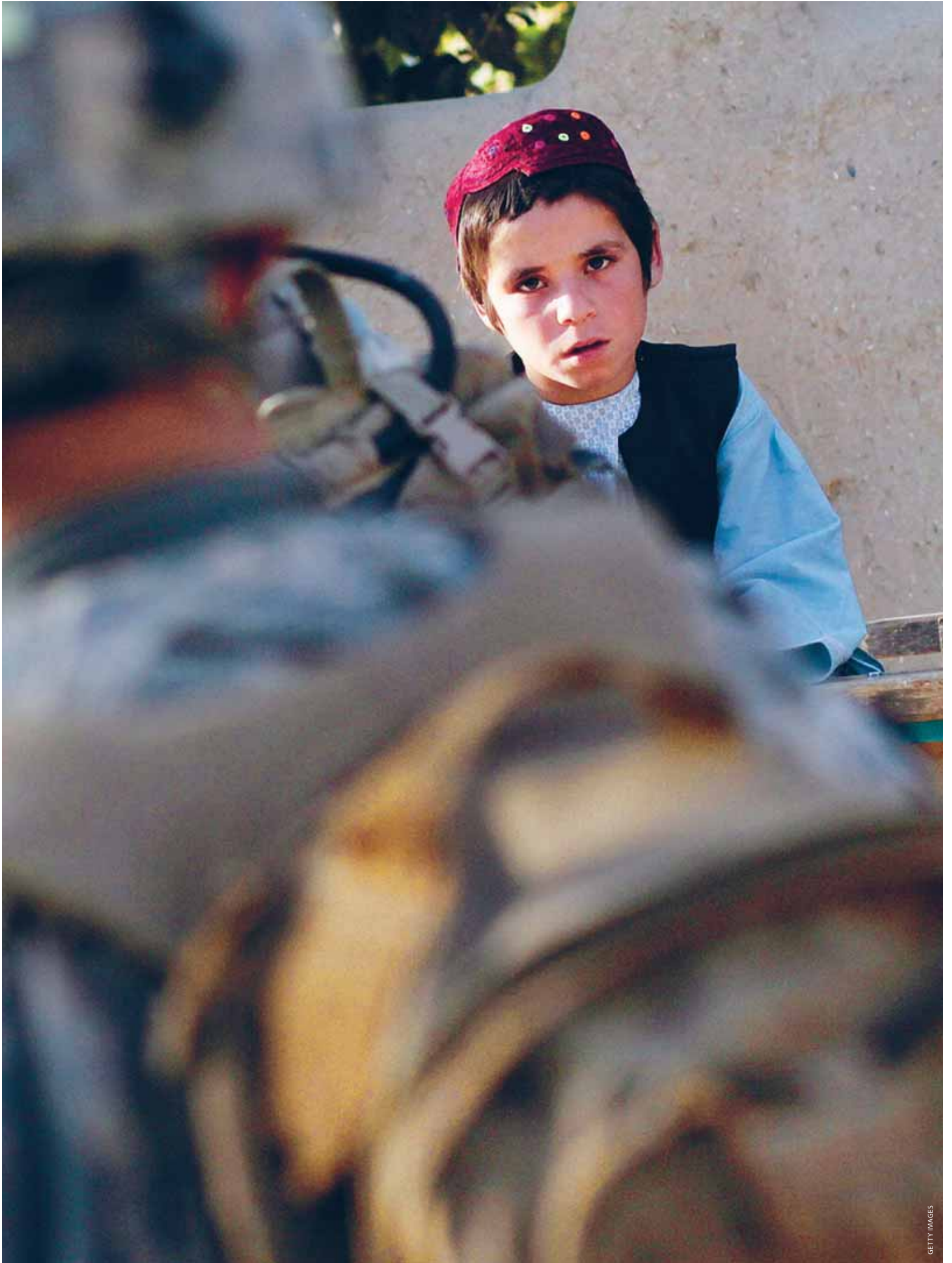
* **JÜRIG WELTER** est pasteur à la cathédrale de Berne

PANEL AFGHANISTAN – *Instantané*

Quel avenir pour l'Afghanistan ?

Échec de la reconstruction voulue par l'Occident en Afghanistan ? La population locale se méfie des soldats étrangers. À Zoldag Mongah, deux jeunes garçons pachtounes croisent un soldat américain, curieux et inquiets à la fois.





PANEL EURO - *Une question, deux réponses*

Quelle est l'influence de la de la faiblesse de l'euro sur



Hans Kruppenacher-Wüest *

Le franc suisse fort a une double conséquence pour notre travail quotidien : d'une part cela influence les finances de notre service d'entraide, d'autre part, cela a des répercussions pour notre groupe-cible, c'est-à-dire les personnes défavorisées. Parlons d'abord des conséquences pour Caritas Suisse, j'évoquerai ensuite brièvement les effets concernant d'éventuelles répercussions pour les personnes dans notre pays.

Si le franc suisse est fort, c'est avant tout parce que l'euro et le dollar américain sont faibles. L'affirmation peut sembler lapidaire, mais elle a surtout du sens en ce qui concerne notre chapitre des dépenses. Par rapport aux monnaies des pays en voie de développement, le franc n'est pas aussi fort. Ainsi, alors qu'il a cette année grimpé de 17 % par rapport à l'euro, il n'a pris que 7 % par rapport à la gourde haïtienne.

En ce qui concerne les rentrées, l'euro faible est un problème. Nous réalisons environ un cinquième de nos recettes auprès d'organisations étrangères. Si nous obtenons, par exemple, un million d'euros pour des écoles en Somalie, cela représentait au début de l'année un million et demi de francs, alors que fin 2010 ce ne

sont plus qu'à peine un million trois cent mille francs. Évidemment, nous sommes couverts contre les risques de change, mais cela n'est possible que pour un laps de temps assez court.

En résumé, le franc fort nous avantage en ce qui concerne les dépenses, mais nous subissons une perte dans les recettes. Fin 2010, ces deux effets se compensaient à peu près exactement. En chiffres : 7 % de gains de change sur 48 % de nos dépenses compensent 17 % de pertes de change sur 19 % des recettes.

En dépit de bons pronostics concernant la conjoncture pour la Suisse, cette situation pourrait se trouver brutalement modifiée : si l'euro continue à baisser si rapidement, l'industrie d'exportation suisse verra ses ventes diminuer, ce qui accélérera l'augmentation du chômage. La misère sociale qui en résultera posera de gros problèmes à l'État, à la politique, à l'économie et, naturellement, aussi à Caritas Suisse. <

« En ce qui concerne les
rentrées, l'euro faible est un
problème »

* HANS KRUPPENACHER-WÜEST dirige le service financier et administratif de l'organisation catholique d'entraide Caritas. Il est également membre de la direction.

cherté du franc et votre organisation ?



Ueli Locher *

Les fluctuations du taux de change font partie des risques qu'une organisation internationale comme l'Entraide protestante suisse (EPER) doit savoir gérer. La cherté du franc suisse – ou, inversement, la faiblesse des devises étrangères – n'est pas une situation exceptionnelle pour nous, mais relève des affaires courantes. Deux secteurs de l'EPER sont touchés par ces fluctuations: la politique de placement, et le versement de contributions à nos partenaires dans les pays du Sud.

Les modalités de placement des réserves de l'EPER sont fixées dans un règlement approuvé par le Conseil de fondation. Celui-ci précise par exemple quelle est la proportion maximale d'obligations et d'actions en monnaies étrangères. Grâce à la grande prudence dont nous avons fait preuve ces derniers temps dans nos placements en titres étrangers, les pertes de change ont été très limitées l'an passé. Pour éviter que les fluctuations du cours des devises ne soient à la charge des donateurs, une réserve de couverture de ces risques spécifiques est constituée durant les années favorables. Celle-ci permet de compenser les pertes essuyées les années moins favorables.

S'agissant des virements dans des pays accueillant des projets de l'EPER, nos coûts diminuent en principe lorsque le franc est fort. Les contrats avec nos partenaires étrangers sont généralement conclus en dollars US ou en euros. Pour pouvoir établir un budget en

francs suisses, un cours du change doit être fixé pour ces monnaies. Si le cours du franc est plus élevé au moment du virement que lors de l'établissement du budget, nos dépenses diminuent. Nous pouvons ainsi réaliser davantage de projets avec le même budget.

Pour pouvoir mieux planifier les transactions, il est habituel d'acheter des montants assez importants en monnaies étrangères.

Ainsi, l'EPER a acheté au printemps 2010 des dollars US et des euros à des cours nettement plus élevés qu'aujourd'hui, de sorte que nous n'avons pas pu profiter du franc fort pour les virements effectués l'été passé. Ce n'est que depuis fin 2010 que la situation a changé, et il est possible que celle-ci se maintienne pendant l'année en cours. Sur plusieurs années, l'achat par tranches de devises étrangères permet de compenser dans une certaine mesure les plus grosses déviations des taux de change. <

**« Nous pouvons réaliser
davantage de projets avec
le même budget »**

* **UELI LOCHER** est directeur de l'EPER, l'œuvre d'entraide des Églises protestantes de Suisse

BURN-OUT - *Épuisement*

Individualisation des risques collectifs



Le burn-out, cette nouvelle maladie, permet de décrire des situations humaines telles que l'épuisement, l'angoisse, les troubles du sommeil, qui constituent le revers de la médaille de notre monde du travail. Le côté vulnérable de l'être humain, ainsi que la limite de ses performances, sont présentés par ce terme de « burn-out » comme quelque chose qui doit faire l'objet d'une thérapie. C'est à peine si l'on remet en cause la culture du travail.

PAR FRANK MATHWIG*

En 2004, la consommation de Prozac a tellement augmenté en Grande-Bretagne que l'on a pu retrouver des traces de cet antidépresseur dans l'eau du robinet. En Suisse, l'Assurance invalidité place les maladies psychiques au premier rang des nouvelles rentes. L'étude sur le stress publiée en 2003 par le Secrétariat d'État à l'économie (SECO) estime que les frais médicaux et les coûts correspondant à des chutes de production consécutives au stress s'élèvent à un peu plus de 4 milliards de francs, soit environ 1,2% du PIB. Ce sont là des signes clairs, mais qu'indiquent-ils ?

Depuis un certain temps, on débat dans le monde professionnel sur les phénomènes de surmenage et de maladies psychiques en les classant sous l'appellation de « burn-out ». Le psychanalyste états-unien Herbert J. Freudenberger utilise pour la première fois ce concept en 1974 pour décrire certains symptômes de stress dans le cadre professionnel qu'il avait pu observer sur lui-même et sur ses collaborateurs. Outre des symptômes d'épuisement, de fatigue, de perte de motivation et de douleurs corporelles, il signale un comportement agressif et une attitude cynique et dévalorisante vis-à-vis de l'entourage, en même temps que de la méfiance, des idées de type paranoïde et de la régression sociale.

Le diagnostic de phénomènes psychiques n'est généralement pas aussi simple et évident que lorsqu'il s'agit d'une fracture. C'est ce qui influence notre attitude à ce sujet : si on se casse une jambe, c'est un accident ; mais pour beaucoup de gens une maladie psychique passe pour une défaite personnelle, voire pour un défaut du caractère. Les personnes elles-mêmes qui en sont atteintes ont bien appris leur leçon de la société : « Ressaisis-toi ! » – et c'est précisément là que, bien souvent, les problèmes commencent. L'Agence européenne pour la sécurité et la santé au travail énumère, dans une publication de 2007, toute une série de fac-

teurs mettant en cause la santé : des relations de travail incertaines dans le cadre d'un marché du travail précaire, les risques liés à la mondialisation, de nouvelles formes de contrat de travail, un sentiment d'insécurité sur le lieu de travail, des horaires de travail chargés, l'intensification du travail, une production au plus juste et l'externalisation, de fortes exigences émotionnelles au travail, des problèmes de compatibilité entre vie professionnelle et vie privée.

Le « burn-out » se rencontre dans toutes les professions

Les causes sont connues et figurent sous les têtes de chapitres suivantes : « individualisation », « flexibilité », « responsabilité individuelle ». Dans une économie mondialisée, cette notion de « responsabilité individuelle » signifie que l'on est prêt à la mobilité et à l'adaptation aux défis professionnels. Quiconque n'est pas à la hauteur de ces exigences et n'est pas capable de supporter cette charge va développer des symptômes de maladie que l'on décrit entre autres par le terme de « burn out » (autrement dit : être à bout de combustible). Notons que ces symptômes ne s'observent pas uniquement dans certains groupes sociaux ou dans certaines professions : le « burn-out » touche aussi bien des dirigeants d'entreprises que des enseignants, le personnel soignant que des médecins, des universitaires que des ouvriers.

Ces observations révèlent une situation générale : le fait que les risques sociétaux aient été transférés à la personne individuelle. La responsabilité individuelle est le prix de la liberté individuelle. On le voit par exemple à propos des débats de santé publique concernant les primes d'assurance maladie, dégressives en fonction de la consommation de nicotine, du poids, des sports pratiqués ou d'une discipline de prévention. Plus l'individu est libre par rapport aux devoirs sociaux, et moins il lui est possible

de revendiquer la solidarité des autres. Sans devoirs, pas de droits.

On ne saurait séparer les symptômes du burn-out et la constitution psychosomatique de la personne qui en souffre. Les limites de chacun par rapport aux charges subies dépendent de nombreux facteurs et sont inégalement réparties. Faut-il en conclure que c'est la constitution particulière d'une personne qui a provoqué son burn-out? Il n'y a là tout au plus que la moitié de la réponse. Car les exigences que quelqu'un s'impose à soi-même représentent l'intérieur des attentes que l'extérieur adresse à cette personne. La charge subie consiste moins dans les exigences professionnelles elles-mêmes que dans la pression résultant du fait qu'il faut être à la hauteur de ces attentes, correspondre au niveau de performance exigé par la société afin de pouvoir s'assurer une reconnaissance sociale.

Restructuration de la personne au travail

Les risques liés au travail se sont fondamentalement modifiés au cours du siècle écoulé: les menaces d'ordre psychique ont de plus en plus pris la place des risques corporels. Il y a là plus qu'un glissement du corps à l'âme. Si, dans le sillage de l'industrialisation, il s'agissait de restructurer le travail, c'est aujourd'hui la restructuration des personnes au travail qui est à l'ordre du jour. Pour le dire plus nettement: si, autrefois, le problème consistait dans l'exploitation de la force de travail physique, il s'agit aujourd'hui de se rendre soi-même psychologiquement et mentalement fonctionnel dans le cadre d'un marché mondialisé.

On pourrait ici objecter qu'il est toujours loisible de se soumettre ou de se refuser à ces attentes, mais cela ne fait que révéler la perfection avec laquelle fonctionne la règle du jeu de l'intériorisation des exigences sociétales. Il est encore plus difficile de réhabiliter une vieille histoire de discrimination que l'on raconte aujourd'hui à l'inverse: «Le millionnaire devenu laveur de vaisselle», dont le contenu est celui-ci: «Cela dépend de toi (de ta volonté, de ton engagement ou de ta capacité de résistance) si tu ne parviens pas à te maintenir «au top»».

Par conséquent: Quiconque ne réussit pas à rester constamment performant est malade. Cela fait de toute façon penser à la définition de la maladie du burn-out. La «découverte» de cette maladie en 1974 n'est-elle pas au fond l'expression de cette pression sociale d'adaptation? La santé ne se réduit-elle pas à une mise en forme se manifestant par la capacité de performance attendue au travail? Ce qui frappe dans la discussion sur le burn-out, c'est l'absence de cette notion bien connue en médecine sociale selon laquelle

s'occuper de prévenir les comportements sans prévention des conditions reste inopérant. Le contact avec les personnes atteintes de burn-out confirme qu'il existe une tendance à faire porter à l'individu la pression de l'adaptation économique et sociétale. C'est ainsi que, sur de nombreux sites Internet, on recommande, par exemple, la gestion du stress, la gestion du temps, la méditation et les déplacements dans la nature. Mais la question de savoir si les conditions de travail sont adaptées à la personne concernée n'apparaît pas au premier plan.

Les conditions de travail sont-elles adaptées?

Ce que l'on exige en permanence des êtres humains est-il également ce qui leur correspond en tant qu'êtres humains? Cette question se situe au centre de l'éthique du travail d'Arthur Rich. Ce théologien et éthicien zurichois, dans son ouvrage éthique principal, invite à réfléchir, en analysant ce qui «rend justice à l'être humain», à la tâche que devraient se donner la diaconie et l'accompagnement spirituel des Églises dans leurs relations avec les personnes atteintes de burn-out. Autant ces personnes ont besoin des propositions des Églises dans ce domaine, autant celles-ci ne devraient pas se limiter à des stratégies de réhabilitation. Il faut plutôt qu'elles développent ce qui a été l'idée fondamentale de l'éthique protestante au 20^e siècle, à savoir que personne n'existe indépendamment des conditions sociétales qu'elle met par ailleurs en question et sur lesquelles elle influe positivement ou négativement. Pour une vue saine, il faut un cadre social favorable dans des structures sociétales qui rendent justice à l'être humain. Vu sous cet angle, le syndrome du burn-out est un symptôme de l'état de notre culture du travail et de nos conditions de travail.

On peut voir jusqu'où va la pression de performance en considérant l'augmentation de la consommation d'antidépresseurs destinés à favoriser cette performance, ainsi que nous l'avons signalé en commençant. C'est pourquoi on s'interroge, dans les universités états-uniennes, pour savoir si on ne va pas introduire des tests de dopage avant les examens, car il y a longtemps que la consommation croissante de Prozac remet en cause une juste évaluation des résultats. <

Participez à la discussion sur notre blog:
www.sekfeps.wordpress.com

* **FRANK MATHWIG** est chargé des questions théologiques et éthiques à la Fédération des Églises protestantes de Suisse FEPS.



Vue de la fenêtre
du bus, entre Naplouse
et Jérusalem.

PHILIPPE DÄTWYLER

– *Opinion*

Récits de voyage et impressions

Le reportage sur la dernière étape du voyage au Proche-Orient d'une délégation de la Fédération des Églises protestantes de Suisse FEPS publié dans le précédent bulletin a suscité des discussions. Le théologien et historien Zsolt Keller s'exprime au nom de la Fédération suisse des communautés israélites sur le thème de la construction d'un mur en Israël.

PAR ZSOLT KELLER*

Que des chrétiens se rendent en « Terre sainte » et en rapportent leurs impressions relève d'une longue tradition. Israël abrite de nombreux éléments du patrimoine historique auxquels tant le

judaïsme que le christianisme et l'islam attachent une grande importance. Dans l'édition de novembre du bulletin, le délégué de la FEPS Christian Vandersee a rédigé un article personnel sur un voyage en Israël qui, s'il renferme des descriptions impressionnantes, présente aussi certains accents plus délicats. L'empathie exprimée face à une situation humanitaire difficile de larges couches de la population est compréhensible. La souffrance humaine doit être combattue dans tous les cas.

Il est manifeste que la situation politique au Proche-Orient appelle différentes interprétations. Le langage, qu'il soit subtile ou non, trahit aussi des points de vue et des opinions. Le voyage a mené la délégation en « Terre sainte », mais aussi dans les « territoires palestiniens occupés » ou tout simplement dans les « territoires occupés », ou encore plus globalement au « Proche-Orient », ce dernier étant associé la plupart du temps à la problématique du respect des droits de l'homme. Au fil de la lecture, le lecteur se rend compte que c'est de l'État d'Israël dont il est question, même s'il n'est pas explicitement mentionné. Ce qu'il retient de l'article, en substance, c'est qu'Israël occupe, opprime et humilie. Les soldats et les politiciens israéliens – on ne parle généralement que d'eux (alors qu'il existe des journalistes, des intellectuels et des politiciens critiques et ouverts dans ce pays) – sont tous des naïfs et leurs opinions politiques immuables, les autres voix étant plutôt considérées comme des exceptions.

Israël, état démocratique de style occidental

Peut-être conviendrait-il de mentionner aussi dans un compte rendu qu'Israël est un État démocratique taillé sur le modèle occidental, qu'un tribunal indépendant y prononce la justice, que la Knesset est le théâtre de débats animés et contradictoires sur cet État, sur ses tâches, ses objectifs et son identité. Les médias israéliens parlent ouvertement des événements qui se passent dans leur pays. Ils ne mâchent pas leurs mots lorsqu'il s'agit de dénoncer l'injustice. Alors que si nous regardons les États voisins, nous y voyons entre autres des monarchies héréditaires (absolutistes) dans lesquelles des familles règnent sur leur peuple – avec justice et sagesse faut-il espérer.

Les voyages se nourrissent d'impressions et de souvenirs que nous ramenons à la maison. Si la plupart nous sont agréables, d'autres se révèlent déconcertants, voire désagréables. De retour chez nous, nous devons comprendre et assimiler ces impressions individuelles. Car il existe indéniablement un risque qu'elles soient extrapolées au tout. Plus elles sont

marquantes, plus le message est généralisé. Pour assimiler ces impressions étrangères, nous recourons à des images qui nous sont connues et familières. La comparaison doit permettre aux autres de se faire une image claire de ce dont on discute et qui est présenté.

Prenons l'exemple du « mur de séparation » ou clôture de sécurité érigé par Israël. L'article parle de « l'Israël réel, avec le Mur, l'occupation ». Cette comparaison est dangereuse : l'image du socialisme réel de la RDA qui a donné naissance au « Mur de Berlin », symbole européen de la séparation honteuse entre l'Est et l'Ouest, s'impose mentalement. L'ancienne génération et la génération intermédiaire ont encore connu le Mur. Parmi les lectrices et les lecteurs, quelques-uns se seront peut-être déjà trouvés personnellement devant le Mur. Entre-temps, ce mur est tombé. Sa chute fut précédée de discussions et de bouleversements historiques. Il est dangereux et faux de comparer Israël avec le régime méprisant pour le genre humain de la RDA. Israël n'a pas de service de sécurité de l'État (Stasi) qui persécute, humilie et emprisonne ses propres citoyennes et citoyens. Israël n'est pas sous la domination d'un parti unique rigide qui ne se maintient au pouvoir que grâce à d'énormes aides financières de l'étranger.

Le Mur, mesure de sécurité ingénieuse et efficace

Les murs et les clôtures ont toujours deux faces : du point de vue israélien, la clôture a un but sécuritaire et vise en premier lieu à empêcher les terroristes de pénétrer en Israël. En tant que mesure de sécurité, il s'avère judicieux et efficace. Les chiffres l'attestent de façon impressionnante : depuis la construction de la clôture en 2002, le nombre d'attentats suicides a chuté de 60 à presque 0. Au cours des trois premières années, le nombre de blessés est passé de 2307 à 113 et celui des morts de 451 à 17. Les désagréments rencontrés aux points de passage et aux postes de contrôle sont certes agaçants, parfois même choquants. Mais ils ne sont que provisoires. Alors que quand des êtres humains meurent lors d'un attentat, c'est définitif.

Si l'on veut faire des comparaisons avec les mesures israéliennes, d'autres rapprochements s'imposent. Une journaliste a récemment publié dans la partie « Magazin » du « Tages-Anzeiger » une liste des « murs » qui existent actuellement : en 2008, l'Égypte a transformé sa clôture le long de la Bande de Gaza en un mur. L'Arabie saoudite a investi il y a peu des dizaines de milliards de francs dans l'érection d'un mur à la frontière irakienne. De même, les Émirats

arabes unis veulent lutter contre l'immigration clandestine d'Oman à l'aide d'un mur. Mais on peut aussi trouver des exemples ailleurs qu'au Proche-Orient : la frontière entre l'Amérique et le Mexique est surnommée « Tortilla Wall ». Et le gouvernement chinois est en train de construire un mur à la frontière avec la Corée du Nord.

Évaluer la politique israélienne au regard du passé européen et de ses atrocités n'est pas légitime. Il ne faut pas abuser des images dangereuses du passé. L'effet qu'elles peuvent produire risque d'envenimer durablement le climat social. Or ce n'est sûrement pas ce que souhaitent les personnes de bonne volonté.

Cela dit, une chose est sûre : ériger des clôtures et construire des murs n'est pas un idéal. Notre devoir est de nous montrer critiques et solidaires envers les êtres humains des deux côtés du mur. C'est ici que nous pouvons et devons utiliser nos forces pour abattre les clôtures et les murs – dans les têtes comme dans la rue ! Il y a là un grand défi à relever tant au niveau politique qu'à celui de la société.

L'amitié doit pouvoir accueillir la critique

Jeter un regard approfondi vers le passé n'en demeure pas moins utile : depuis 1945, les rapports entre Israël et l'Église ont été fondamentalement redéfinis. En Suisse, après les horreurs de la guerre, les Églises protestantes se sont particulièrement occupées des persécutés tout en s'efforçant d'établir une relation fondée sur le respect et le dialogue entre judaïsme et chrétienté. Longue est la liste des hommes et des femmes remarquables qui ont œuvré au dialogue judéo-chrétien en Suisse. En 1977, à l'issue d'une discussion sur les relations entre l'Église et Israël, la Fédération des Églises protestantes de Suisse a publié un document de travail (« Überlegungen zum Problem Kirche-Israel ») dans lequel on peut lire ceci : « Nous considérons qu'il est du devoir des Églises chrétiennes et de tous les chrétiens de défendre le droit à l'existence du peuple juif auquel nous sommes attachés [...] et de son État, et de prêter assistance à Israël face à son isolement croissant. [...] De même, nous considérons qu'il est du devoir des Églises chrétiennes et de tous les chrétiens de défendre la dignité et le droit à l'existence des Arabes palestiniens. » Ce sont là des mots clairs en même temps qu'un devoir.

Avec le temps, les amitiés et les relations évoluent. L'amitié doit réserver une place à la critique. Il arrive aussi que l'on se blesse. Tout cela fait partie de l'être humain. L'essentiel, c'est de ne jamais perdre de vue ce qui forme la base d'une amitié. Une critique

franche est précieuse. Elle devrait être équilibrée. Elle représente aussi le fondement de tout dialogue qui cherche en permanence de nouvelles impulsions. <

Participez à la discussion sur notre blog : www.sekfeps.wordpress.com

* **ZSOLT KELLER**, Dr phil. et lic. sc. rel., a étudié l'histoire et la théologie. Dans ses recherches, il s'intéresse en particulier à l'histoire et à la culture des Juives et des Juifs en Suisse.



PORTRAIT - *Gottfried Locher*

**« J'attache aussi
beaucoup d'importance
à l'accompagnement
spirituel des chefs »**

« Les protestants doivent pouvoir vivre leur foi également à travers des symboles et des signes », déclare Gottfried Locher. Âgé de 44 ans, le pasteur Locher est depuis le 1^{er} janvier 2011 président du Conseil de la FEPS.

« Il existe des alternatives au sentiment de bonheur que procure le succès », estime le plus haut responsable des protestants de Suisse Gottfried Locher. Le nouveau président du Conseil de la Fédération des Églises protestantes de Suisse se considère avant tout comme un ecclésiastique.

PAR MAJA PETER*

Quel est donc cet homme qui a derrière lui une formation de manager, une carrière de militaire, un poste universitaire et qui, le jour de son élection à la tête des protestants, annonce à la télévision dans un allemand du terroir: « Nous avons un Évangile à proclamer »? Homme de pouvoir, carriériste, missionnaire? « Je suis un pasteur », affirme le président de la Fédération des Églises protestantes de Suisse.

Il ne le dit pas par modestie. Un pasteur tel que le conçoit Gottfried Locher doit satisfaire à des exigences élevées. Lors d'une prédication prononcée en 2009 à la cathédrale de Berne à l'occasion de la consécration de jeunes pasteures et pasteurs, il leur a dit: « Vos paroisses vont regarder comment vous vivez, car vous proclamez toujours la Parole de Dieu, y compris dans la vie quotidienne. Cela peut parfois devenir une charge difficile à vivre. En ce qui me concerne, je ne suis pas satisfait de façon très convaincante aux exigences que l'on attend d'une personne censée proclamer 24 heures sur 24 le message de vie. (...) Mais c'est la seule chose qu'il m'est possible de faire. »

Sefforcer sans pouvoir tout atteindre, Gottfried Locher n'y voit rien de frustrant. Au contraire, il trouve réconfortant de pouvoir prendre conscience de ses propres limites en se sachant néanmoins accueilli dans l'amour de Dieu. C'est pourquoi il voudrait donner aux personnes le courage d'accepter leurs faiblesses – y compris lorsqu'elles occupent des postes à responsabilité. « J'aimerais montrer des alternatives au sentiment de bonheur que procure le succès », dit-il en poursuivant par cette citation: « Mon royaume n'est pas de ce monde a dit Jésus ». Lors de sa prédication, Gottfried

Locher, dont le grand-père était aussi théologien, a invité ses collègues fraîchement consacrés à faire entendre leur voix dans la société. « Là où l'on établit des budgets, où on engage du personnel, où on décide des projets, où on formule des lignes directrices (...), là où l'on adopte des stratégies, engage-toi, en tant que serviteur de la Parole de Dieu. »

Dialogue d'égal à égal avec les puissants

En tant que président de la Fédération des Églises protestantes de Suisse FEPS, qui représente plus de deux millions de protestantes et protestants de 26 Églises membres, cet homme de 44 ans, père de trois enfants, peut intervenir au plus haut niveau. Il dialoguera d'égal à égal avec les conseillers fédéraux sur la question de l'assistance au décès, avec le cardinal Kurt Koch sur l'œcuménisme, avec le président de la Banque centrale européenne, Jean-Claude Trichet, sur la crise économique. Il interviendra à la télévision et à la radio pour rappeler les valeurs fondamentales de l'Évangile: la responsabilité de chacun, la protection des victimes et des minorités, la liberté d'expression et l'égalité des droits. « Les valeurs de notre pays sont aussi les valeurs du christianisme. » Quant au commandement de l'amour du prochain, Gottfried Locher souligne qu'il se rapporte aussi aux responsables de la politique et de l'économie. « Par tradition, nous sommes forts pour défendre les faibles. J'attache aussi beaucoup d'importance à l'accompagnement spirituel des chefs. »

À la fin de ses études, lorsqu'il reprit la direction de l'Église suisse à Londres, il confia à la « Handelszeitung » que cette fonction lui a permis de se rendre compte des préoccupations auxquelles sont confrontés

les cadres dirigeants. Cet environnement le fascina à un tel point qu'il suivit des études postgrades sanctionnées par un MBA à la célèbre London Business School.

Gottfried Locher, qui porte le même nom que son père et son grand-père, a déjà réalisé beaucoup de choses : il a passé son doctorat, servi comme lieutenant-colonel dans l'armée suisse, assuré la direction du département des relations extérieures de la FEPS, dirigé jusqu'à fin 2010 l'Institut d'études œcuméniques de l'Université de Fribourg, et il a été pendant deux ans conseiller synodal des Églises réformées Berne-Jura-Soleure. Il s'agit d'un parcours à première vue inhabituel pour une personne qui se guide sur les notions d'« amour du prochain », d'« espérance » et d'« humilité ». Mais il ne l'est pas au regard de la théologie calviniste : pour le réformateur genevois, assumer des responsabilités était un devoir pour des personnes privilégiées comme Gottfried Locher. Il est possible que la mort de son père à l'âge de 56 ans ait aussi été une incitation supplémentaire à accomplir le plus de choses possible durant son existence. « Il ne me resterait plus que onze ans à vivre », relève-t-il.

Rendre la foi reconnaissable

Depuis le sociologue Max Weber, le protestantisme est communément associé à une haute éthique du travail. Mais au-delà de cet aspect, que signifie être protestant de tradition réformée ? Le Bernois répond en rigolant : « J'espère davantage que de ne pas être catholique ». Lui qui est lié d'amitié avec l'abbé Werlen d'Einsiedeln et aime à se retirer dans son abbaye pour y méditer, regrette que les réformés aient coupé le lien avec la tradition spirituelle de l'Église primitive et négligent la dimension visible dans le culte. Il estime que les protestants doivent aussi pouvoir vivre leur foi à

travers des symboles et des signes, et pas seulement à travers la parole prononcée. Il considère ainsi que la sainte cène devrait être partagée lors de chaque culte.

Parmi les principaux acquis de la Réforme, il cite l'étroite implication des laïcs dans l'Église, de même que la hiérarchie horizontale. « À mon avis ce sont des choses qui méritent d'être préservées », affirme ce spécialiste de l'œcuménisme. Et que souhaiterait-il dans son Église, qui se targue de se réformer en permanence (*ecclesia semper reformanda*) ? « Les structures doivent être reconsidérées afin de renforcer notre profil. Il faut réformer ce qui a été réformé au XVI^e siècle. » Autrement dit, l'Église protestante doit non seulement s'orienter vers les nouvelles tendances mais aussi vers les anciennes traditions pour rendre la foi chrétienne reconnaissable. Il trouve ainsi problématique que des pasteurs protestants qui participent à un débat télévisé ne soient pas reconnaissables en tant qu'ecclésiastiques. « Nous avons une autre fonction dans la société, nous parlons sous une autre perspective », fait-il observer. Lors de sa prédication aux nouveaux pasteurs, il a formulé cette idée en ces termes : « Le ministère pastoral, c'est plus qu'un mandat de conseiller ».

Contrairement aux ecclésiastiques catholiques romains, les pasteurs protestants doivent assumer seuls leur mission d'exemple. Ils ne peuvent pas se référer à une autorité, ni chercher conseil auprès d'un évêque. « L'accompagnement spirituel des pasteurs constitue un problème qui n'est toujours pas résolu », affirme le plus haut responsable des protestants – y compris en ce qui le concerne. Lorsqu'il est en proie aux incertitudes et au doute, lorsqu'il fait l'objet d'attaques et de critiques, c'est dans la prière qu'il puise de l'énergie. Le matin et le soir, il se retire si possible pendant une dizaine de minutes pour un temps de prière. L'une de ses préférées remonte à l'ermite et politicien saint Nicolas de Flue (XV^e siècle) de Stans :

GOTTFRIED LOCHER

Le pasteur Gottfried Locher (44 ans) a été élu à la présidence du Conseil de la FEPS pour la période de 2011 à 2014.

Auparavant, il a été conseiller synodal à Berne et a dirigé, de 2006 à 2010, l'Institut d'études œcuméniques de l'Université de Fribourg. Le Bernois connaît la FEPS de l'intérieur car il y a travaillé de 2001 à 2005 comme délégué aux affaires œcuméniques et responsable du département des relations extérieures. Au niveau international, il représente la FEPS au comité de la Communion mondiale d'Églises réformées.

Gottfried Locher est marié et père de trois enfants.

Mon Seigneur et mon Dieu,
ôte de moi tout ce qui m'éloigne de toi.
Mon Seigneur et mon Dieu,
donne-moi tout ce qui me rapproche de toi.
Mon Seigneur et mon Dieu,
détache-moi de moi-même
et donne-moi tout entier à toi.



PAR LINI SUTTER

Lini Sutter est présidente du Conseil de l'Église réformée du canton des Grisons depuis 2005, et membre du Conseil de la FEPS depuis 2011.

– *Point final*

La foi a-t-elle besoin de l'Église – L'Église a-t-elle besoin de la foi ?

Les humains d'aujourd'hui, que croient-ils et comment croient-ils ? D'accord avec Luther, nos ancêtres réformés confessaient la sentence sur « la justification par la grâce seule », c'était la formule fondamentale de leur foi. Et nous ? Nous connaissons le mot *grâce*, mais quel en est le sens dans une société pluraliste dont l'objectif est la performance ? À notre époque, chacun a besoin qu'on lui traduise ce mot. J'aime bien me représenter la grâce comme le fait de recevoir un cadeau. Les réformateurs ont bien formulé cette pensée en parlant d'une aide ou d'une attention accordée par Dieu, sans « performance » en contrepartie, comme une avance consentie. C'est bien cela, la grâce comme cadeau.

Comment cette foi se manifeste-t-elle dans notre société qui connaît une tendance à l'individualisme ? Une foi qui ne serait que l'affaire privée d'un individu court le risque, au final, de perdre son rapport à la société. L'être humain ne saurait en vivre, car il est dépendant de contacts lorsqu'il s'agit de l'entretien de son corps, de son esprit et de son âme. C'est ainsi que l'on peut définir la foi chrétienne, au sens du commandement d'amour, comme le fait d'être en rapport avec soi-même, avec Dieu et avec le prochain. Omettre l'un de ces trois aspects de la relation enlève tout espoir de salut, il y manque quelque chose. C'est pourquoi la foi chrétienne est inséparable de la disponibilité à une communauté vis-à-vis de laquelle on s'oblige. La communau-

té reste la plus absolue nécessité des chrétiens. Il nous faut une communauté qui nous soutienne et nous affermis dans la foi. Dès l'époque néotestamentaire, les chrétiens ont édifié des communautés locales, car c'était, et cela demeure, la forme la plus simple et la plus prometteuse pour leur vie commune. La question est posée à chacun, avec ses dons, c'est la force et la richesse de nos communautés paroissiales. Mais, pour que la communauté soit viable, il est indispensable d'y discerner des traces de la grâce. Si la foi est absente, la communauté n'est qu'un vase vide. L'Église sans la foi se dégrade et se transforme en une structure dépourvue de toute chance de survie. <

« Le plus délicat, c'est l'aide d'urgence, lorsque de grosses sommes sont investies rapidement dans l'achat de biens. »

Beat Dietschy, secrétaire général de Pain pour le prochain

PAGE 4

« Il n'est pas bon que la FIFA ou le CIO se soustraient et échappent au contrôle éthique et politique de leurs activités par d'autres instances que leurs propres comités internes. »

Denis Müller, professeur aux Universités de Lausanne et de Genève

PAGE 8

« Par conséquent : Quiconque ne réussit pas à rester constamment performant est malade. »

*Frank Mathwig, chargé des questions théologiques et éthiques
à la Fédération des Églises protestantes de Suisse FEPS*

PAGE 22

« Le ministère pastoral, c'est plus qu'un mandat de conseiller. »

Gottfried Locher, pasteur et président du Conseil de la FEPS

PAGE 28